



LES FÊTES A TOUROUVRE

Il s'agissait pour les zouaves pontificaux du Canada d'aller recevoir les médailles d'honneur à eux destinées par S. S. Léon XIII et envoyées par l'entremise du général baron de Charette. Celui-ci en avait confié la garde à l'honorable comte Mercier, premier ministre de la province de Québec, qui avait tenu à honneur de s'en charger, lors de son passage au château de la Basse-Motte, en juin dernier.

Monsieur le comte Mercier avait bien voulu offrir à tous les zouaves l'hospitalité la plus large, en sa maison d'été de Tourouvre, à Ste-Anne de la Pérade, et c'est là que devait se faire la distribution des médailles pontificales, de la main de M. le chevalier B. A. T. De Montigny, l'aîné des zouaves canadiens et leur digne commandant.

Voilà tout l'objet de cette fête de famille, ce qui ne l'a pas empêché d'en être une magnifique. Il faisait si bon voir tous ces vaillants zouaves (les vieux zouaves comme ils se nomment dans l'intimité) se rencontrer après une séparation plus ou moins prolongée et revivre, quelques heures durant, dans cette atmosphère de chaude camaraderie, comme autrefois à la caserne.

C'était d'une gaieté toute juvénile et d'un entrain des plus joyeux.

Au nombre des invités de la *Presse associée*, que l'honorable comte avait mandés pour accompagner les zouaves, sans distinction aucune de couleur ni de sympathie, nous nous étions joint au détachement des zouaves de Montréal. Franchement, nous sommes heureux de le dire, d'avoir vu leur satisfaction, contemplé leur bonheur à se trouver réunis, pendant ce joli voyage à Ste-Anne de la Pérade, c'est encore un des meilleurs plaisirs que nous ait procurés notre vie de publiciste où, toujours, tout n'est pas rose, comme on pourrait être tenté, au loin, de le croire.

Si le voyage fut bien gentil, le rendez-vous général à Tourouvre, les agapes fraternelles, dues à la magnificence de M. le comte palatin Mercier, n'offrirent pas moins de charmes à tous ces chers zouaves et d'entraînement à ceux qui étaient là comme des étrangers, si ce n'est par la plus vive des sympathies.

Mais là où, peut être, leur douce fraternité s'est accusée davantage, presque aussi forte, que celle du sang—que dis-je ? aussi forte puisque c'est celle du sang répandu—c'est dans les transports d'émotion profonde qu'ils subissaient, tous et chacun, pendant que les divers orateurs de la circonstance rappelaient leur dévouement et leurs hauts faits. Que ce fût un de leurs frères parlant de la vie ancienne du zouave du pape, retraçant les scènes du passé, que ce fut un étranger, admirateur sincère, proclamant leur gloire pure, on sentait à certains frémissements qui agitaient leur être comme ils étaient sensibles à tout cela.

Surtout quand, dans la grande et belle église de Sainte-Anne de la Pérade, quelques minutes avant la distribution des chères et désirées médailles, M. l'abbé Proulx leur redisait, d'une voix vibrante et émue, leur droit indiscutable à cette haute récompense, l'importance, d'autre part, qu'ils devaient y attacher, nous en avons vus verser des larmes. Ces larmes devenaient même sanglots chez quelques-uns lorsque l'orateur, retraçant les phases diverses de leur héroïque croisade, rappelait leur passage acclamé partout, et surtout à Lyon, par la religieuse lyre de Victor de Laprade :

Allez votre chemin, Français du Nouveau-Monde,
Race de nos aïeux tout-à-coup ranimés ;
Allez, laissant chez nous une trace profonde,
Offrir un noble sang au Dieu que vous aimez.

Et de plus nombreux encore laissaient couler les pleurs de leurs paupières gonflées lorsqu'il en vint à rappeler la fierté des parents qui sacrifiaient généreusement leurs fils, l'espoir de

leur vieillesse, à la cause du pape persécuté. Nombreux furent-ils ces Abrahams magnanimes du Testament Nouveau, prêts à dire à leur fils ce qu'écrivait au sien l'un d'entre eux :

Va, pars, si Dieu t'appelle. Ah ! si j'avais ton âge,
Nul ne me ravirait ton glorieux partage.
Pour son pays, mon fils, il est beau de mourir ;
Pour la cause de Dieu, plus beau d'être martyr !
Quand notre père à tous jette un cri par le monde,
Ne faut-il pas qu'au moins chaque foyer réponde ?
Réponds pour nous, mon fils, réponds ! et, fier chrétien,
Va dire au monde entier ce qu'est un Canadien.

Après ce sermon magnifique, tout imprégnés encore de l'émotion qu'il leur avait causée, les zouaves gravirent les degrés, tour à tour, et allèrent jusque dans le sanctuaire recevoir la décoration que leur accorde le Souverain Pontife.

C'est une jolie médaille de bronze qui porte d'un côté l'effigie du Saint-Père, de l'autre ces seuls mots qui sont tout un poème adressés aux zouaves : *Bene merenti* ; à celui qui a bien mérité.

Quelques moments plus tard, les zouaves rentraient à Tourouvre pour le grand banquet précédant le départ. C'est là que notre artiste les a photographiés, en ce beau groupe que nous reproduisons. Le fond du portrait, c'est la résidence même de l'honorable comte, le décor la belle nature, à ciel ouvert, dans ses apprêts les plus charmants.

Nous voudrions pouvoir dire un peu quelque chose de tous les beaux discours prononcés au banquet, par le noble hôte lui-même ou par les zouaves ; malgré le mérite réel de harangues comme celles de MM. Desjardins, De Montigny, et autres, l'espace à notre disposition ne nous permet pas de les rapporter. Qu'il nous suffise de dire que chacun de ces orateurs convaincus a su donner la note vraie et impressionnante au plus haut point ; que tous ont été parfaitement goûtés.

Inutile, enfin, d'ajouter que le digne amphytrion des zouaves à Tourouvre a royalement fait les choses et leur a ménagé un jour d'allégresse qu'ils n'oublieront jamais, dont ils seront bien longtemps reconnaissants à sa généreuse sollicitude.

Edouard Saint-Ehne

JOURNAL D'UNE JEUNE FILLE

A MON AMI EDMOND

Je ne suis qu'une jeune fillette tout-à-fait novice dans l'art d'écrire. Je confie bien, sans doute, mes impressions de tous les instants à mon journal intime ; mais écrire pour voir sa prose reproduite dans un grand journal, où bien des yeux la liront, quelle audace ! quelle témérité ! Et qui donc m'a donné cette audace ? C'est un mien ami, qui, parcourant ces lignes écrites au jour le jour, m'a invitée à les transcrire pour le MONDE ILLUSTRÉ.

Sans plus de préambule, et assurée de l'indulgence des amis lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, j'ouvre mon journal.

Dimanche, le 9 août.—Il fait un temps magnifique. Le soleil réchauffe tout et met la joie dans la nature. Déjà les oiseaux du ciel ont chanté leur hymne au Créateur. Tout respire le bonheur. Pour moi, je me suis levée à une heure assez matinale, et après mes petites occupations, je pars pour assister à la messe du dimanche, pendant laquelle je prie et je jouis.... oui, je jouis, car la prière est une jouissance pour le cœur chrétien. Mais plus encore je jouissais dans ce beau temple rempli de pieux fidèles, accourus pour rendre leurs devoirs à Dieu, maître de toutes choses. Je jouissais à la vue des belles cérémonies qui s'accomplissaient sous mes yeux. Je jouissais en entendant ces belles paroles prononcées pour la fête du jour. Et puis cette musique entraînante, ce chant grave et plein de majesté, et puis encore ce parfum de prières et d'encens qui embaumait la maison de Dieu. Tout me pénétrait et me transportait ! Que la religion catholique renferme de grandes et sublimes leçons !....

Mardi, le 11 août.—Je pars pour la campagne. Je veux aller me reposer un peu de mes fatigues. Merci, cher ami, de m'avoir accompagnée jusqu'au bateau qui devait me transporter sur d'autres rivages ! Que j'étais heureuse des paroles que nous avons échangées ensemble ! Les adieux furent longs et cruels ; mais il fallait se quitter, tu ne devais pas faire route avec moi. Je t'ai suivi des yeux, tant que le vaisseau s'éloignait de la rive, me le permit ; et encore longtemps après je cherchais à te voir, mais, peine inutile, il ne me fallut vivre par le souvenir....

Les moments de bonheur sont courts dans la vie ! A peine les goûtons nous quelques instants, et déjà il nous faut y renoncer !....

Mercredi, le 12 août.—Je suis à la campagne. Je rencontre des parents et des amis qui m'aiment et qui veulent me rendre la vie douce et tranquille. Aussi, je les revois avec plaisir. Que la vie à la campagne est agréable ! Comme elle nous procure un bon repos ! Je m'y délecte à satiété. Cependant la vie des vacances est quelquefois monotone. Sans se dégoûter complètement des plaisirs qu'elle nous procure, on aime à chercher le repos et la solitude. Pour moi, ce repos, je le trouvais à l'ombre des grands bois, où assise, j'écoutais tranquille le ramage des oiseaux et le murmure de la petite rivière qui coulait près de là. Mes livres et mes journaux étaient mes seuls compagnons. Que de délicieuses heures j'ai passées avec ces bons amis ! Et savez-vous quel était mon livre de prédilection ? C'était le MONDE ILLUSTRÉ....

Et maintenant, savez-vous quel est le bon ami, qui, fidèle, revient chaque semaine frapper à la porte de ma demeure ?... Le MONDE ILLUSTRÉ. Savez-vous quel est mon consolateur dans les petits ennuis de la vie ? Encore le MONDE ILLUSTRÉ, que je relis toujours avec plaisir. Pour moi, je l'aime ce bon journal. Chaque semaine il m'arrive gracieux et souriant ; et à chaque fois, je le reçois comme un compagnon sûr et fidèle. Pourquoi ?... Ah ! c'est qu'en le parcourant, je devine bien des choses.... Il me semble qu'on lui confie des secrets qu'on tient à voir se dévoiler partout ? Me comprenez-vous ? Oui, j'en suis certaine.

Tiens, bien des fois, il me semble avoir compris des amitiés que l'on faisait connaître par la voie du papier et qui devaient se terminer par un long tête-à-tête ! Discret ou indiscret le journal partait et s'en allait dire bien des choses à un quelqu'un qui devait exister et qui se trouvait heureux de les apprendre....

Ce sont des rêves, me direz-vous ! Mais qu'importe après tout, j'aimais à les caresser, ces rêves, et je me voyais heureuse du bonheur des autres.

On aime souvent à se bercer dans de douces illusions ; et la vie n'est pour ainsi dire qu'un rêve de tous les jours.

L'existence est comme une longue chaîne d'espérances brisées qui se termine au tombeau. Et cependant, on tient à la vie.

On espère, et voilà la vie !

Dimanche, le 16 août.—Je reviens de ma promenade. Je suis plus disposée au travail. Un peu fatiguée par le trajet je me repose tranquillement.....

Au revoir

ANNY.

SALON DE 1891.—BAZEILLES

(Voir gravure)

M. Ch. Merlette s'est inspiré, pour cet émouvant épisode de la bataille de Bazeilles, en 1870, des vers suivants de Paul Déroulède, et ce tableau en est une éloquente paraphrase.

Aux armes, mes enfants ! c'était le vieux curé.

Et passant sa soutane aux plis de sa ceinture,
Faisant aux paysans signe de l'imiter,
Il ramasse un fusil que la mort lui procure,
Chacun s'arme, chacun s'excite, se rassure,
Et la poudre aussitôt recommence à chanter !